

Nicolas Verdan

Le Mur grec

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ
AVEC LE SOUTIEN DE L'ÉTAT DE VAUD

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



« LE MUR GREC »,
TROIS CENT CINQUANTE-NEUVIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE NICOLAS VERDAN,
«EVROS BORDERS», 2015.
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE

ISBN 978-2-88241-397-0
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Fréquemment en voyage, j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères.

2 CORINTHIENS 11 : 26

PROLOGUE

EN TEMPS ordinaire, il aurait passé son chemin, ignorant l'enseigne lumineuse suspendue dans le ciel sans lune du fleuve. Mais à cette heure-ci de sa nuit profonde, la découverte insoupçonnée du mot Éros agit en lui comme un signal. C'est ici que le colonel lui a donné rendez-vous. Il coupe le moteur et range sa voiture de location sur le bas-côté. La voiture qui le suit depuis une vingtaine de minutes a fait halte également. Mais il n'y prend pas garde. Seul, plus que jamais, lui ne voit que ces lettres roses, comme une invitation à épeler une formule malheureuse, quitte à en perdre le sens. À l'instant, il ne sait plus ce qu'il est venu faire ici, en bordure de la route nationale, dans ce bordel, ici même, sur la frontière de l'espace Schengen. Au lieu de parler du mur, ne pourrait-il pas trouver ici un corps semblable à celui de Christina ? Son visage à elle, non, il ne le reconnaîtrait pas ici. Mais son odeur, peut-être ? « Rien que l'odeur d'une femme, un parfum, juste un parfum, s'il vous plaît, veuillez je vous prie me dire s'il n'y aurait pas ici, chez vous, en rase campagne, à la frontière de l'Europe, une femme qui porte Woman de Rykiel ? Qui sait,

une femme, ici, sur la route du nord ? Je voudrais une femme formée comme elle, la pesanteur de Christina, quelque chose en elle qui tient toujours debout, l'attraction terrestre de Christina, toujours debout mais renversée en arrière, la chute du corps de Christina, une chair en masse et dans laquelle s'épandre. »

Par où l'entrée ? Côté fleuve, le bordel présente une façade noire, sans fenêtre. Longeant le bâtiment par la droite, il découvre un parking désert. L'entrée se dissimulerait-elle à l'ouest de la bâtisse ? Soudain pressé de pénétrer dans l'Éros, il revient sur ses pas et fait le tour du bordel en sens inverse, sans apercevoir le couloir extérieur conduisant à la porte. C'est alors qu'il sent passer sur son front une caresse glaciale, la passe rapide d'un grand froid qui l'empêche de respirer et qui le fait trébucher. Suffoquant dans une odeur de lessive, il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'est pris dans de grands draps mouillés suspendus devant la bâtisse. Une fois débarrassé de la marque humide du bordel, il tente de se relever, mais son genou gauche ne suit pas. Une lumière a dû s'allumer, il a dû faire du bruit, en tout cas maintenant la terrasse est éclairée, il peut se voir claudiquer sur le sol cimenté où s'enroulent les draps froissés, maculés.

Fixée au mur, une lampe est allumée, quelqu'un a allumé la lumière, quelqu'un vient, elle vient, une femme, elle marche sur lui, son regard à elle lui passe au travers et c'est pourquoi il ne la voit pas tout à fait venir, il n'aperçoit d'abord que ses yeux écarquillés et c'est lui-même qu'il aperçoit dedans, il se voit debout dans son champ

de vision, et c'est alors qu'il découvre la hache dans la main de la femme, et c'est alors, le visage de la nouvelle venue se rapprochant du sien, c'est alors qu'il se voit plus précisément dans son regard à elle et qu'il prend soudain la mesure de sa position à lui : un obstacle, il forme un obstacle grandissant, une gêne dans l'œil voilé de noir de la jeune femme, un obstacle qu'il s'agit d'écarter pour que le regard porte plus loin, vers son point de fuite et c'est ainsi, soudain, que lui vient la pensée qu'il lui faut s'écarter, se baisser, éviter, parer, esquiver.

Mais la hache est déjà en l'air, dans cette position suspendue, d'autant plus menaçante que son poids pèse sur les épaules de la jeune femme qui n'a d'autre choix que de libérer toute la violence du coup à l'instant encore contenue dans les muscles de ses bras levés.

Durant la seconde qui suit, seul un « Non ! » monte à ses lèvres. Quelque chose apparaît alors dans son dos, comme une autre présence dans le regard de la jeune femme, très jeune pour autant peut-il en juger à la fraction de seconde où elle abat sa lame et qu'il hurle en grec : « Non ! Non ! »

Quelqu'un, homme ou femme ? Quelqu'un pense : « Le silence tombe sur la frontière, où seul maintenant coule à gros bouillons le fleuve Evros. »

ÉPISODE I

ON DIRAIT une vague, elle monte, elle descend, la rue, elle monte encore, elle se soulève, elle retombe. Cette houle donne la mesure du quartier, avec ses crêtes et ses creux, ses faux plats. Une rue, qui s'avance dans la ville, deux heures après minuit, quand commence l'histoire, sur une colline habitée, une fois, dans la nuit du 21 au 22 décembre 2010, rue Irakleous, à Neos Kosmos, Athènes, Grèce.

« À quoi ressemble une tête coupée ? » Agent Evangelos s'interroge.

Agent Evangelos est dans la rue, il fait face au Batman, un bar que tout condamne : la phosphorescence verte de son enseigne, son débit d'alcool bon marché, ses habitués, qui participent tous de la fin d'un monde, attachés aux chansons d'avant-hier, leur jeunesse épinglée au mur, la photo de Theodorakis, une vue de l'Acropole prise depuis la terrasse du Galaxy, un autre bar, au douzième étage du Hilton, les tons passés des étés grecs sur les publicités des années soixante-dix et le soleil, jaune et rond, sur les affiches d'Olympic Airways. Tous les soirs, à Athènes, la clientèle du Batman, à faire

comme si de rien n'était, en dépit de ce qui vient à disparaître, de tout ce qui attend, la menace, là, derrière la vitre du bar, dans cette rue où se tient Agent Evangelos, qui ne sait plus ce qu'il doit faire, maintenant.

S'il n'y avait pas eu ce coup de fil, cette conversation avec son collègue, la faute à cette tête coupée, le récit aurait été tout autre, il n'aurait pas pris cette forme, impossible à raconter, sans queue ni tête, tiens ! Il aurait bu encore un verre, les yeux clos, en écoutant chanter Kazantzidis ; et s'il avait attendu encore un peu, il se serait retrouvé en compagnie d'Irina, la patronne du seul club de jazz digne de ce nom dans la métropole.

Irina, quand elle est là, fait son apparition au Batman vers 1 h 30, avec pour escorte quelques musiciens, une employée, son barman, un cortège de fidèles aspirés dans son bouillonnant sillage de ferry pour les îles. Pour rien au monde, elle ne manquerait un *after*, comme elle dit en roulant le *r*.

Agent Evangelos aime bien Irina, ses rondeurs, l'énormité de ses répliques, sa tendresse inépuisable, son amour à profusion pour le genre masculin, cette générosité d'être qui transforme sa lourdeur en distinction. Mais c'est une autre histoire, elle aurait eu pour cadre le Batman, et Agent Evangelos va quitter l'endroit dans un instant. Agent Evangelos y retourne, il a laissé sa veste sur un crochet sous le comptoir, il paie sa note, il s'en va.

« À quoi ça ressemble, une tête détachée du corps ? » se demande-t-il. Il y a eu ce téléphone, il lui faut partir sans plus attendre.

À quelques minutes près, Agent Evangelos aurait pu croiser Irina. Ce bruit de moteur qui enfle, c'est elle et d'un doigt elle fait tourner le 4 x 4 qui vient s'immobiliser devant le Batman. Sur le siège arrière, les passagers regardent dehors, tous ont vu la même chose, les images de la ville, le message brouillé des rues, les tags muets sur le film des murs, le poids des stores baissés, les lueurs verdâtres de la jungle des balcons, la chandelle morte des oranges écrasées sur les trottoirs, ils ont pu tout voir passer, mais du trajet, tout au long, ils n'ont rien dit.

Athènes est leur capitale, et pourtant ils ne sont pas d'ici. Ils ont la nationalité grecque, leurs patronymes sont turcs. Sur scène, ce soir, ils ont chanté dans les deux langues, celle de leur origine et celle de leur passeport. En langage administratif, ils font partie de la minorité turque de Thrace. Des mots tamponnés officiels pour dire qu'ils sont des étrangers dans leur propre pays. Face au mur, seule leur musique sonne juste et le public l'a fait savoir. Un tonnerre d'applaudissements, sincères, autrement dit une manière polie de cacher l'appréhension devant ces Grecs qui n'en sont pas tout à fait.

Quand Irina pousse la porte du Batman, Agent Evangelos est déjà dans sa voiture. Il a pris la première à droite, un toboggan à sens unique entraînant dans sa chute les immeubles de Neos Kosmos qui viennent buter sur les glissières de sécurité de l'avenue Kallirois. Au carrefour, les feux de circulation tremblotent et laissent aller.

Montant vers le centre-ville, catapultés, les taxis mitraillent de leurs feux croisés la muraille de

l'ancienne brasserie Fix. Promise à un avenir culturel qui se fait attendre, l'usine désaffectée est censée toujours accueillir le Musée d'art contemporain. Athènes n'a plus d'euros et ce mastodonte de béton gît à l'abandon, cerné par le trafic.

De l'autre côté, avec ses multivoies reliant la ville à la côte maritime, c'est l'avenue Syngrou, flanquée de grands hôtels de verre et d'acier et bordée de boîtes à striptease. Direction Phaliro, tout éclairé, comme le ferry de nuit pour la Crète, Le Pirée-La Canée, douze heures de mer, arrivée signalée au petit matin, un coup de sirène dans la torpeur en demi-teinte des eucalyptus et des pins transpirants, au bout du quai un camion citerne les pneus crevés, ce même chien qui fouille les restes épars d'un chargement renversé de tomates, douze heures après le départ du ferry de nuit pour la Crète, sur le point de fermer les cales, quand surgit un camion semi-remorque rugissant derrière un entrepôt, moins une et déjà les hélices du bateau qui remuent la vase du bassin E3.

Avenue Syngrou, une autoroute en pleine ville, filant vers la mer. Sur la droite, on dirait le ferry de nuit pour la Crète, tout éclairé c'est le siège de la Nouvelle Démocratie, un paquebot ingouvernable. Dans le hall grandiose, affalé, un gardien n'a plus d'yeux pour l'écran géant où défile en boucle une armée menaçante d'hommes en costume-cravate, serrant des mains sur les chantiers triomphants de la Grèce vendue, pan par pan, aux capitaux chinois et émiratis, pan par pan, l'Union européenne à la traîne, loin derrière avec ses Siemens, Casinos, Champions.

Suit le trou noir d'un immeuble en construction depuis longtemps, puis le gouffre sans fin d'espaces bureaux toujours à louer dans les étages inquiétants de surfaces commerciales aux vitrines opaques.

L'accès à Kallirois semble enfin possible, quand le visage d'un Pakistanais apparaît derrière le pare-brise. Agent Evangelos sursaute. D'un geste de la main, il prie le laveur de vitres de dégager avant de lancer sa voiture à travers l'avenue pour traverser sur Syngrou. En général, il leur donne quelques pièces, mais ce soir, sans trop savoir pourquoi, il aurait pu casser la gueule au type avec son seau et son éponge.

Agent Evangelos s'entend conduire, ses mouvements résonnent en lui, le bruit extérieur s'est glissé dedans, il bourdonne dans les tempes. La fatigue lui tombe dessus, d'un seul coup. Tout à l'heure, il sera dans l'avion pour Alexandroupolis, le grand virage sur l'Attique, la mer qui remplit le hublot, l'île de Kéa à l'horizon renversé – serait-ce l'Eubée cette forêt d'éoliennes ? Skiathos devant, le golfe de Volos tout en bas, avec les tavernes à poisson, la nappe avec une carte grossière de la Grèce, imprimée en bleu, le vin de Macédoine dans le pichet en cuivre, un courant d'air marin qui vide les cendriers, toute la Grèce, les vergers du mont Pélion, Aegean Airlines, siège 14D, compagnie privée, 145 64 Athènes, Kifissia, 31, rue Viltanioti, vingt-neuf appareils, dont vingt-deux Airbus A320, quatre Airbus A321, trois Airbus A319, valeur d'action en hausse, vient d'inaugurer une nouvelle ligne vers l'Azerbaïdjan, vitesse de

croisière, l'avion survole un pays de montagnes et d'îles, la descente a commencé.

Dessus Samothrace en vol plané, un rocher surgi de l'Égée, cette paroi abrupte, à la verticale un vertige qui monte, une plage à pic, marquée par un trait d'écume grasse, une bande de jarretelle blanche cousue à la terre ferme, mais c'est la mer à nouveau, comme si la côte de Thrace ne devait pas se profiler.

Ne devrait-il pas déjà voir le delta de l'Evros ? Agent Evangelos verra bien, demain. Il se sait attendu sur le rivage. Il ignore à quoi ressemble le responsable de l'unité régionale du Service national de renseignements, qui l'attend sur le parking de l'aéroport Démocrite.

Les yeux lui piquent, trop chaud dans la voiture, Agent Evangelos ouvre la fenêtre. Pourquoi l'a-t-il fermée ? Le Pakistanais, c'est vrai, il avait un drôle d'air, Agent Evangelos n'a pas aimé son regard.

« À quoi ça ressemble une tête coupée ? » s'interroge-t-il. Il entend encore son collègue qui lui disait au téléphone : « Ils ont trouvé un mort ». Oui, je sais, vous me l'avez déjà dit, mais des morts, ils en ont chaque semaine, dans la région d'Evros, alors, j'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous m'appellez à cette heure-ci pour m'annoncer ça ?

— Celui-là, c'est un mort pour nous.

Je crois que sur le moment j'étais fâché : « C'est une plaisanterie ou quoi ? Depuis quand nous allons repêcher les cadavres aux frontières ? Les clandestins qui meurent en tentant le passage du fleuve, il y en a bientôt un par semaine. »

— Oui, mais la police d'Orestiada dit que ce mort-là n'est pas comme les autres.

Silence. Et la question ne pouvait que fuser : « Qu'est-ce qu'il a de particulier celui-là ? »

— Ils n'ont trouvé que sa tête.

Agent Evangelos a prié son collègue de répéter, tant la musique était forte. Dans tout Athènes, il n'y a pas un bar qui ressemble au Batman. Ici, il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis des mois : une atmosphère d'avant la crise. Le bar se résume à un étroit goulet à haut plafond, forçant la promiscuité et qui constitue un maquis idéal pour les résistants, comme lui, à la première mesure d'austérité imposée aux Grecs par Bruxelles : l'interdiction générale de fumer dans les établissements publics.

Dans le Batman enfumé, l'air de liberté se respire à noirs poumons. Agent Evangelos ne fume plus. Mais son grand-père était commerçant de tabac à Smyrne et il l'entend encore lui raconter, entre deux quintes de toux, comment il enfonçait le poing dans des balles de tabac macédonien, avant de renifler son poignet et de désigner du doigt la sorte qui lui convenait.

Quand Agent Evangelos sortit du Batman, il regretta de ne pas avoir pris sa veste. Un vent froid, chargé d'humidité marine, fit trembler sa voix quand il demanda à son collègue de reprendre tout à zéro.

— La police d'Orestiada a trouvé une tête, vous dites ?

— Oui, sur les rives de l'Evros, près des marécages.

— Une tête, toute seule ? Et le reste, le corps ?

— Rien, monsieur. Juste une tête, à Orestiada, près du fleuve.

— Mais qui l'a trouvée ?

— Une patrouille de Frontex.

— Quel genre de patrouille, exactement ?

— Vous savez bien, les gardes-frontières de l'agence européenne chargée de la surveillance des frontières...

— J'ai bien compris, mais qui c'était ? À quelle police ils appartiennent ? Des Français, des Hollandais ?

— Non, non, des Finlandais, je crois. Ils faisaient une ronde avec leur berger allemand quand le chien s'est soudain excité.

Jusqu'à la création de l'espace Schengen, en 1997, le contrôle des frontières, c'était l'affaire des États. En 2004, l'année des jeux Olympiques en Grèce, tout a changé. « La faute à ce foutu traité d'Amsterdam qui a permis la libre circulation des ressortissants des États membres » se répète souvent Agent Evangelos qui doute de l'efficacité de la coopération policière et judiciaire en ce qui concerne la lutte contre l'immigration clandestine.

— On n'a pas déjà un agent en Thrace pour enquêter sur place ? demande Agent Evangelos.

— Oui, il loge ce soir à Orestiada.

— Et si je comprends bien, sa présence ne suffit pas ?

— En fait, comme je vous disais, monsieur, ce n'est pas un mort comme les autres.

— Venez-en aux faits, bon Dieu !

— La tête, le type, enfin la tête, le mort, eh bien ce n'est pas un migrant.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire par-là ?

— C'est le brigadier-chef d'Orestida qui l'affirme.

— Qui affirme quoi ? Soyez plus clair, bon Dieu !

— Il dit que ce ne n'est pas un clandestin et que cette mort est suspecte.

— Bien entendu qu'elle est suspecte ! Et qu'est-ce qui lui permet d'affirmer que ce n'est pas un clandestin ?

— C'est parce qu'elle ressemble à un Occidental.

— Elle ?

— La tête, monsieur.

— Et à quoi ça ressemble une tête d'Occidental, d'après vous ?

— À un Européen, à un Grec, je ne sais pas, moi. Notre agent sur place partage cet avis.

— Parce que tu trouves que t'as l'air d'un Occidental, toi ? Et moi, t'as déjà vu mes sourcils, ma peau mate ? Un Européen ! Quoi encore ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais à Orestida ils disent que cette affaire les dépasse, ils disent que c'est pour Athènes. C'est pour nous.

Agent Evangelos sait que son collègue a raison. Une décapitation dans une zone militaire, à la frontière gréco-turque, il en faudrait moins pour alerter la troisième direction du Service national de renseignements, en charge du contre-espionnage, de la lutte antiterroriste et du crime organisé. Et cette histoire de faciès n'y change rien. Clandestine ou pas, cette tête promet d'empoisonner le dossier des

frontières. Déjà qu’Athènes est accusée de ne pas faire son boulot dans le delta d’Evros. Combien sont-ils à franchir le fleuve, tous les jours ? Deux cents, trois cents clandestins ?

Plusieurs pays européens, comme la France, accusent la Grèce de laisser passer trop de migrants le long de sa frontière avec la Turquie. Le président Nicolas Sarkozy a même dit qu’un pays qui avait des difficultés à contrôler ses frontières devrait être exclu de l’espace Schengen.

Une tête coupée. Il faudra chercher le corps. Le contraire eut été plus difficile, bien entendu.

Mais Agent Evangelos devra faire avec la fatigue, nouvelle venue, avec cette tendance à tout relativiser, ce besoin de remettre les choses à plus tard.

Dans trois ans, c’est vrai, il rend son badge. Retraite bien méritée, comme on disait quand on était sûr de la toucher. Aujourd’hui, avec la crise...

La crise, voilà bien un mot qu’Agent Evangelos a de la peine à prononcer. La crise de la dette ? Des mots qui n’expliquent pas comment la Grèce en est arrivée là. En 2007, les oracles du Fonds Monétaire International ne disaient-ils pas que l’économie hellénique avait « réalisé des progrès remarquables » ? Evangelos entend encore le premier patron de la Banque centrale européenne, Wim quelque chose... Oui, Wim Duisenberg. N’avait-il pas dit au début des années deux mille que la performance économique grecque était « admirable et remarquable » ? Tout juste si on ne citait pas la Grèce en modèle de croissance. « Et voici qu’un matin d’octobre, on s’est réveillé avec la gueule de

bois» se rappelle-t-il. Agent Evangelos entend encore la voix de Georges Papandréou quand il annonce aux Grecs que la droite a triché. En réalité, dit-il, notre pays est plus endetté que ce qu'on vous a dit. La suite, tout le monde ici la connaît. Athènes appelle au secours les bons docteurs du Fonds Monétaire International. La Commission européenne valide le plan de rigueur de Papandréou et place la Grèce sous étroite surveillance. L'euro plonge, et la Grèce avec. Les plans de sauvetage européens se succèdent, les Grecs descendent dans la rue. Le grand argentier international est appelé à la rescousse. En Allemagne, la chancelière Angela Merkel durcit le ton. Les Allemands ne paieront pas plus d'impôts pour voler au secours des fainéants du sud de l'Europe. C'est la crise. «La crise, songe Evangelos. Et si c'était cela qui rendait les journées accablantes? Le fait de devoir chercher sans cesse des mots pour dire ce qui ne va pas.» Quelque chose ne va pas, un malaise, dedans le ventre, Evangelos, la crise de la soixantaine? «La crise, la crise partout. Non, c'est autre chose. Depuis un an ou deux, depuis le début de la crise... Non! Depuis un an ou deux, depuis que l'essence a passé le cap des deux euros le litre, depuis que mon salaire a diminué d'un bon quart, depuis que des petits vieux fouillent les poubelles devant chez moi, depuis...»

Pourquoi faut-il qu'Agent Evangelos cherche en dehors ce malaise qui s'installe? «Non, c'est moi qui ne vais pas bien. Et cela n'a rien à voir avec le chaos ambiant. Rien à voir avec la Merkel, avec la Troïka comme on dit pour le FMI, Bruxelles et la

Banque mondiale, toutes les banques rachetées, vendues, les politiciens vendus avec, et avec le directeur qui exige que tous les agents paient les cafés de leur poche. »

Il ne saurait dire quand cela a commencé, mais Evangelos sent monter en lui une angoisse.

« Et cette peur sourde agit sur moi comme un bêtabloquant. »

Les ordres fusent : « Une tête coupée, sur les bords de l'Evros, un crime sur la frontière Schengen : Alerte ! séance d'urgence, rapports, ordres ministériels, téléphones, contacts sur place, organiser les déplacements en Thrace, se rendre là-bas en avion, commencer par faire le point avec le haut commandement militaire, cartes de la zone, dossiers, quel est le nom de l'officier en charge de la région d'Evros ? Qui est au courant de la découverte de la tête ? Relations avec les médias en cas de fuite, demander à Ria qui travaille à la Direction des relations publiques de faire barrage, ne rien laisser filtrer. »

— Les Turcs sont-ils au courant ? Qui va gérer la communication avec Frontex, la putain d'Agence basée à Varsovie !

« Alerte ! » Agent Evangelos doit y aller, pas le choix.

Et toujours cette angoisse, mais depuis quand ? Une lassitude qui lui coupe l'élan. Evangelos voit son paysage familier qui se transforme : la crasse sur les vitres de l'immeuble de l'agence, que plus personne ne vient nettoyer. Et cette rumeur persistante, des coupes drastiques dans les effectifs.

Evangelos pense que cette histoire de tête coupée ne présage rien de bon. On ne lui pardonnera pas le

moindre faux pas. En attendant, il lui faut s'organiser. Demain, il a un avion à prendre et il doit dresser la liste des personnes à contacter sur place, en Thrace, à mille kilomètres d'Athènes. Pas envie.

Agent Evangelos se reprend. « Comment expliquer ? Ce blocage. Une résistance. En réalité : Rien à foutre de cette tête coupée ! »

Mais Pourquoi ? « Parce que des souvenirs reviennent. Oui, c'est ça, des images anciennes remontent : une aube, une île, un port. Il fallait obéir et ne pas poser de questions. »

Rien à voir, c'était il y a quarante ans. Quel est le rapport ?

Il ne cherche plus, Evangelos il sait d'où vient la fatigue : une impression de déjà vécu. Il a longtemps cru pouvoir faire barrage. Ne se souvenir de rien. « Et aujourd'hui, avec tout ce qui se passe dans le pays, je dois redoubler d'efforts pour ne pas me rappeler tout ça, quand tout semble pourtant devoir se répéter. Ces bras levés dans les bas quartiers, ces milices qui font la chasse aux immigrés et la direction qui continue à cibler les anarchistes. C'est étrange, les cagoulés ne partent plus à l'assaut du Parlement, sur la place Syntagma. »

Les tirs de roquettes contre les banques ont cessé, les cocktails Molotov n'incendient plus les rues de la capitale. Pourquoi plus personne ne descend dans la rue ? Toute cette colère, la gaine métallique chauffée à blanc du sapin de Noël carbonisé sur la place Syntagma, les jets de pierres contre la police, la rue Stadiou en flammes, le repli

stratégique derrière les grilles du Polytechnique, la colère s'est évanouie. Personne pour s'en étonner.

— Je suis si fatigué, soupire-t-il.

Agent Evangelos ira sur la frontière. Il fera son travail.

Il ira demain. En attendant, il se rend ailleurs. Le plus court chemin passe par la Voie sacrée, et s'il n'y avait pas ce train, il y serait déjà.

Où ?

Il y serait déjà, Agent Evangelos, s'il n'y avait pas la cloche du passage à niveau. Il aurait déjà rejoint le grand carrefour, il aurait passé sous le pont du périphérique avant de tracer une diagonale à travers Peristeri, la grande banlieue ouest qui s'étale sans grâce jusqu'aux âpres pentes du mont Aigalée.

En attendant, les barrières sont baissées. Un long klaxon annonce le convoi de marchandises. Agent Evangelos aperçoit la silhouette du conducteur dans la cabine de la motrice diesel, suivie d'interminables wagons tagués, dont le fracas scie la ville en deux.

Pas un chat, ce soir, dans ce quartier d'anciens entrepôts où s'entasse, désormais, pour seule marchandise, ce qui reste de la pop grecque : des visages maquillés, des cheveux gominés, figés sur de grandes affiches de concerts, datées, et les œillets piétinés sur la scène après les danses à 3 heures du matin, quand Barios et sa clique finissent toujours par jouer les *nissiotika*, les chansons des îles, Barios le petit roi de Naxos se la joue comme au village un 15 août, sauf que la bouteille de whiskey est à trois cents euros, mais ce soir, dehors, dans l'angle mort

des rues, les terrains vagues des parkings sont déserts. Les *bouzoukia* sont fermés et ce petit monde ne chante et ne danse plus que sur invitation, demain concert en plein air, gratuit pour le bon peuple, la fête obligée dans l'amphithéâtre privé de quelque armateur qui achète ainsi son droit de décoller, cinq fois par jour avec son hélico, il décolle et atterrit, il décolle sur un caillou pelé des Cyclades, c'est là qu'il a posé sa villa. Tous au port ce soir, le riche régale ! Un type bien, rien à dire, il donne mille euros aux baptêmes, c'est lui qui a payé les nouvelles fenêtres de l'école du village et le poisson, hier soir à la taverne, c'est lui aussi. Le yacht du bienfaiteur mouille dans les eaux noires de la petite crique. Il bat pavillon australien. Patriote !

Et pendant ce temps, sur la Voie sacrée, devant les clubs désertés, seul le vendeur de maïs voudrait donner le change. Il tourne ses épis comme un vendredi soir, quand l'avenue se transforme en Luna Park, avec son carrousel de 4 x 4 devant les portes des clubs.

Où va-t-il, Agent Evangelos ?

Agent Evangelos ne va pas à la maison, il ne dormira pas dans son lit, rue Makriyanni. Il trace sa route, plein ouest, il sait juste qu'il a les clés avec lui. Il les a toujours sur lui, depuis la mort de ses parents. À l'extérieur, la maison est restée la même, dedans il a tout enlevé. Une coquille vide, comme un berceau dont il ne resterait que la coque, pas même une odeur. Où va-t-il ? Il va dans son chez-soi. Il se sent là-bas comme chez lui, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il a fait place nette. Plus aucun souvenir, plus rien qui vienne lui rappeler son

enfance. Il est donc bien dans un endroit neuf. Mais pourquoi l'avoir conservé, alors ? Il aurait pu vendre, un immeuble à quatre étages à la place. Non, par respect pour le point de vue, il a maintenu la maison de ses parents en état. Le point de vue sur Athènes, un endroit d'où mesurer l'évolution de la ville. Quatre murs et un toit plat bâtis par son père, un rempart pour se protéger de lui-même.

Si Agent Evangelos avait fait démolir la maison de ses parents, il aurait vécu dans le souvenir. Il l'aurait regrettée, ce qui aurait fait ressurgir en lui les images de son enfance. Mais s'il n'avait rien touché, il aurait aussi été accablé par la nostalgie. Il avait préféré la transformer en poste d'observation. Des hauteurs de Petroupolis, Agent Evangelos, assis sur la terrasse, voit la ville qui ondule, il en sent les vibrations. Pour voir Athènes bouger, il faut bien un plan fixe. Nous considérons les choses toujours du même point de vue. Essayer de modifier son point de vue, c'est se condamner à refuser le changement. Nous sommes habités par le changement.

Et quand il regarde Athènes, Evangelos ne pense plus à rien. Ses parents sont morts. Sa mère est partie il y a dix ans, emportée par un cancer, longtemps avant son père. Lui, il a tenu plus longtemps, jusqu'à ses quatre-vingt-huit ans. Mort en janvier de cette année. Il était né à Smyrne, l'année de la Grande Catastrophe, en 1922, quand les soldats d'Atatürk ont poussé à la mer la population grecque.

Mais est-ce bien là l'histoire de sa famille ? Son histoire ?

Agent Evangelos ne sait plus trop. Après de longues semaines d'errance, sur des îles ou dans les premiers ports grecs du continent, ses grands-parents vécurent des mois et des années dans le manque et la misère. Il connaît le refrain par cœur, Evangelos : ruinés, mal acceptés par une mère patrie qui voyait en eux des Orientaux aux mœurs étranges, ils avaient dû se faire leur place. Ses grands-parents avaient vécu longtemps dans une pauvre baraque de Nea Ionia, une terre hostile, loin du centre-ville, dans ce qui fut des années durant un camp de réfugiés avec ses toiles blanches de tentes moutonnant dans les champs d'herbes folles.

La suite, Agent Evangelos la connaît : son père a grandi dans la pauvreté. Il a trouvé un emploi de groom à l'hôtel Grande Bretagne, peu avant l'entrée des nazis dans Athènes. Dans les années cinquante, peu de temps après sa naissance, il fut promu maître d'hôtel. En 1962, il avait réuni assez d'économies pour construire une petite maison sur les pentes caillouteuses et encore désertes d'une colline située tout à l'ouest d'Athènes, à Petroupolis.

Agent Evangelos avait dix ans quand ils y emménagèrent, avec son père, sa mère et sa grand-mère. « Elle a vécu cinq ans avec nous, se répète-t-il. Je crois bien qu'elle est morte l'année où les colonels ont pris le pouvoir. »

Le quartier, tel qu'Agent Evangelos le connut dans ses jeunes années, est aujourd'hui méconnaissable. Seuls la petite maison et son jardinet n'ont pas bougé. En 1972, un promoteur a cherché à convaincre son père de lui donner le terrain. Il

proposait de détruire la maison pour y construire un immeuble à la place. Son père aurait eu deux appartements en échange.

« Mais mon père a refusé. Papa ne voulait pas. »

Bientôt quarante ans ont passé. « Nous sommes en 2010 et quoi ? se demande Evangelos. Une tête coupée sur les bords d'un fleuve frontière. » Il lance sa voiture dans le labyrinthe des sens uniques conduisant sur les hauteurs de Petroupolis. « Toute cette histoire, la Grèce, il est temps d'en sortir. Ces réfugiés de Smyrne, cette Grande Catastrophe, plus rien à voir avec moi. Trop longtemps j'ai cru que mon destin était à jamais contrarié par cette fuite. Je n'en peux plus de cette histoire déchirée qui serait la nôtre, les Grecs, et qui serait, paraît-il, la mienne. La belle excuse ! Nos manuels d'histoire sont un poison, nos chansons et nos romans sont vénéneux.

Sortir, je dois sortir du livre, reprendre le récit comme je l'entends, ne pas me mêler aux souvenirs des autres. Je dois parler une autre langue, changer de vocabulaire. Ma mission : remonter dans les vies antérieures, espionner la vie des gens, celle des personnes que j'interroge, celle de ceux que je mets sur écoute. » Rappporter, enregistrer, Agent Evangelos, mais ne pas s'impliquer. Rester en dehors. Ne jamais parler de sa vie privée ! La devise du Service national de renseignements.

Evangelos a vécu plusieurs vies et rien ne peut les relier. Leurs récits sont irréconciliables et c'est pourquoi il s'efforce de ne jamais parler de son passé. Pourquoi se souviendrait-il de son enfance ? À quoi bon évoquer son adolescence ? Ses études ?

Son divorce? Autant d'histoires qui se suivent, incompatibles, une succession d'accidents que nous connaissons tous et qui finissent par nous perdre si nous tentons leur relecture. « Nous sommes faits de ruptures, murmure Agent Evangelos. Vouloir les réconcilier, c'est se défaire, accepter de devenir un autre. »

Evangelos n'a jamais fait mention publiquement de ce jeune homme appelé sous les drapeaux, bien obligé de rejoindre le rang, au pas de course, sur le port, un matin d'août 1972, il avait seulement vingt ans : « Comment refuser ? » À cet âge-là, on devient soldat, toujours été comme ça, le garde-à-vous aussitôt débarqué du ferry, le menton levé, les yeux braqués vers la côte turque, si proche, dans son sac de grosse toile une lettre qu'il avait commencé à écrire en mer, tout son amour pour cette femme qui, bientôt, tous les matins de son absence, dormirait encore, à cette heure-ci, dans les bras d'un autre. Le moteur des camions qui tournait, une première vie s'achevait, une nouvelle commençait sous les murailles de Kos, des ordres hurlés et le bateau d'Athènes qui s'en allait déjà, la cale encore ouverte.

Un dé clic de frein à main, une portière qui claque dans les hauteurs de Petroupolis, qui, sinon lui, Evangelos, pour venir ranger une voiture devant les volets fermés ? Il est arrivé. Le portail grince, le bruit des pas allonge les ombres de la terrasse, il n'y a personne d'autre, seule une moto qui passe, un téléviseur rayonne quelque part dans les étages de l'immeuble voisin, bourdonnements insomniaques jusqu'au couvercle d'un conteneur de

poubelle qui claque au vent : tout ce silence des bruits familiers.

Avant d'entrer dans la maison, il décide de monter sur le toit par l'escalier de fer extérieur. Tous les soirs, avant de se coucher, en toute saison et quel que soit le temps, il aime à se tenir là-haut.

De l'autre côté, en face, sur la longue crête de l'Hymette, où clignotent les antennes militaires, le relief s'agite, découpé sur le ciel où des bandes ouatées épanchent les premières traces sanguines du jour.

Le temps va au beau. Au nord de la plaine centrale de l'Attique, cette immense brouette chargée d'éclats de marbres, le crâne chauve du Pentélique révèle sa face orientale au soleil.

Les flancs de la montagne ont brûlé tant et tant que plus rien n'a pu arrêter la poussée de la ville qui a tellement remué la terre qu'elle semble en sortir comme un ossuaire.

Le soleil attaque déjà derrière la maison. Un coq chante dans un poulailler bricolé dans un des talus broussailleux marquant la limite de la ville. Evangelos redescend dans le jardinet envahi par les herbes folles. Il est temps d'aller prendre un peu de repos. Dans la porte vitrée, le glissement du pêne dans la gâche éparpille en morceaux le silence marbré du hall d'entrée. Les stores de la grande pièce sont baissés. Evangelos se laisse tomber sur le canapé. Il ferme les yeux quand quelque chose vibre. La lueur du téléphone dans sa veste.

Andromède, à cette heure-ci ?

— Chérie, tu as vu l'heure ?

— Papa ! C'est une fille, elle est née ce matin à 3 heures.

Agent Evangelos est grand-père. Il fait jour sur *Tsimentoupolis*¹.

*
* *

Au bout du couloir, il y a une grande fenêtre tout en hauteur. Agent Evangelos regarde dehors. De là-haut, au troisième étage de la maternité, il a vue sur les parkings des hôpitaux qui ont repoussé à l'arrière-plan les dernières marbreries de la rue Erithrou Stavrou. Le long de ce qui fut un chemin de traverse, dans la campagne de Nea Filothei, une petite maison des années cinquante, entourée de verdure, est le dernier témoin d'un paysage autrefois composé de champs d'oliviers, de quelques bicoques à toit plat, entourées de jardins potagers, qui marquaient, ici, la frontière avec les beaux quartiers aménagés sur la colline toute proche de Filothei.

Agent Evangelos regarde sa montre. Son avion pour Alexandroupolis part à 15 h 30. Il lui reste un peu de temps. C'est Giorgos qui le conduit à l'aéroport Venizelos. La clinique Mitera est sur le chemin. Son collègue ne dira rien de cette halte pas réglementaire. Agent Evangelos aime bien Giorgos, un jeune père de famille qui aurait bien voulu que son épouse accouche ici, dans le privé. Pris dans les embouteillages de l'avenue Kifissias, il n'a pas eu d'autre commentaire quand Agent Evangelos lui a dit qu'il était grand-père et qu'il souhaitait aller

¹ *Tsimentoupolis* : la ville de ciment, c'est ainsi que les Athéniens nomment parfois leur ville.

voir sa fille. Il a très bien compris, Giorgos, il a accéléré sur le grand bout droit, là où ils ont construit une passerelle par-dessus la route. Il a fallu cet accident, la mort d'un lycéen de l'Athens College, shooté sur un passage piéton, pour qu'ils se décident enfin à faire quelque chose, il aura fallu ce drame. Auparavant les autorités ne voulaient rien entendre.

Sur l'avenue Kifissias, Giorgos a dit que sa femme avait accouché dans un hôpital militaire. Il aurait bien aimé que sa femme accouche dans un si bel hôpital, Agent Evangelos l'entend dire : « Nous aurions voulu la clinique Mitera. »

Giorgos répète « Mitera, Mitera, une belle clinique » quand ils dépassent le pont, celui du carrefour pour Halandri, là où le 17N a flingué l'attaché militaire britannique Saunders, en 2000, à 7 h 45, Agent Evangelos se souvient de l'heure, il était sur le coup, il venait d'arriver sur le pont, tout le trafic bloqué, un bouchon immense, les témoins disaient qu'ils avaient vu deux motards, un petit et un grand, avec un casque, sur une Enduro.

Agent Evangelos se souvient comme si c'était hier. La munition, c'était du 7.62 mm, Heckler and Koch G3. Sur le pont, le pare-brise éclaté, le type qui baignait dans son sang dans l'auto blanche, il y a douze ans, sur le pont...

— Immédiatement après, il faut tourner à gauche ! Giorgos ?

Giorgos a pris à gauche, pas de problème, il comprend tout très vite, la naissance de sa petite-fille, le chemin à prendre. Son collègue s'enfile dans la petite rue encombrée des hôpitaux et la radio qui

annonce que des élections anticipées auraient lieu : « Le 6 mai, les Grecs se rendront aux urnes. »

— Le 8 juin, dit doucement Agent Evangelos.

— Non le 6 mai, le reprend Giorgos.

— Non, c'est juste que je pensais à autre chose, c'était le 8 juin 2000, à 7 h 45. Ils ne l'avaient pas loupé. L'Anglais baignait dans son sang. Les voitures passaient lentement, il faisait déjà chaud à cette heure-ci.

— Pas grave ! Au fait, tu m'avais dit, je crois, je devrais savoir, mais quel âge tu as ? Soixante ans cette année, c'est ça ? demande Giorgos.

Evangelos acquiesce et Giorgos rit très fort : « Un jeune grand-père ! »

À la radio, tout à l'heure, le Premier ministre a annoncé des législatives anticipées, la météo, à la radio, annonçait une journée chaude. Giorgos a changé de chaîne, il a ouvert la fenêtre, Giorgos a tourné le bouton sur OFF, il a ralenti en passant devant Hygeia, la polyclinique qui précède la maternité. À la hauteur des magasins de fleurs, il a fait halte devant le premier des taxis garés en double file. Le chauffeur leur a lancé une bordée d'injures, il a klaxonné et c'est alors que Giorgos a répété : « J'aurais bien voulu que ma femme accouche ici. »

— Attends-moi, j'en ai pour une petite demi-heure, lance Agent Evangelos.

— Longue vie à la petite ! Je me gare un peu plus loin a précisé Giorgos sans plus attendre. Agent Evangelos l'aperçoit maintenant qui discute, là-bas, avec le gardien du dernier parking. Tout à l'heure, ils seront assis sur des chaises en plastique,

sous l'auvent d'une vieille caravane, comme deux compères assis sur un muret, sous un platane, sur la place d'un village du Péloponnèse. « Que peuvent-ils bien se raconter ? se demande Agent Evangelos. Des histoires de foot, le prix de l'essence qui augmente, des nouvelles taxes ou le temps qu'il fait. »

Aussitôt parvenu à l'étage des nouveau-nés, Agent Evangelos se poste derrière un pilier, tout au fond, loin des ascenseurs. Andromède lui a envoyé un texto pour lui dire que sa mère était encore dans la chambre, avec son compagnon.

Agent Evangelos ne veut pas croiser son ex-femme, surtout en pareille circonstance, et il sait gré à sa fille de l'avoir averti.

À travers la vitre épaisse, Agent Evangelos perçoit le bruit de la ville, il n'entend rien mais il capte les ondes de l'avenue Kifissias, du regard il détecte la vibration du paysage de béton, il sent les secousses des joints à chaque passage des voitures sur les ponts. Ses yeux vont buter sur les grands centres commerciaux, ces géants d'acier et de verre coiffés de panneaux géants à l'effigie du promoteur mégalomane Babis Vovos.

La grande enseigne Carrefour va bientôt disparaître. Les Français décampent, la Grèce ne leur a pas réussi, ingérable et trop peu de chiffre, la colonie a démerité, Agent Evangelos les a rencontrés, un 14 Juillet, des cols blancs dénouant leur cravate sur les bords de la piscine du Hilton. Le nouvel ambassadeur, un énarque, très grand, sympathique, venait de prendre ses fonctions. Le soleil tapait fort, des grands crus dans des seaux de glace fondante, la réception réunissait diplomates et

investisseurs, délégués de la Chambre de commerce franco-hellénique, du beau linge, des banquiers, des petits et des gros, un consul, des militaires, du Saint-Cyr par ici, régiment interarmes par là, le Crédit agricole en tête de pont, des chefs, des sous-chefs, il y avait là du Danone, du L'Oréal, du Citroën, des cadres, transpirant, chauffés à blanc devant le miroir étincelant du palace, l'incendie du couchant n'en finissant plus sur la façade ouest, cuisant dans leur costume, les Français, BNP Paribas, et ces deux jeunes coqs de la Société Générale rivalisant de bons mots pour moquer leurs nouveaux collègues, des Grecs : « Tout à apprendre, foutent rien, boivent des cafés tout le temps, une heure pour un Nescafé, t'imagines même pas, des méthodes comptables d'un autre âge, et les RH, tout à reprendre, mais sympas, non, vraiment, sympas, et les nanas parlent toutes français. »

Derrière les immeubles résidentiels de Maroussi, l'avenue Kifissias glisse dans le gouffre de l'échangeur autoroutier. Tout à l'heure, Giorgos actionnera la commande du télépéage et ils prendront la direction de l'aéroport, vingt minutes et déjà la tour de contrôle, isolée, de loin elle ressemble à un château d'eau perdu dans la plaine de Markopoulos.

Un agent l'attend à Alexandroupolis. Ce soir, Agent Evangelos sera en Thrace et son collègue devrait normalement le conduire sans plus attendre à la morgue.